

malgré ses défauts. La Providence a donné à chaque homme une patrie dans le temps, comme dans l'espace; il doit aimer l'une et l'autre; mais non pas au point d'être injuste envers les temps et les pays autres que les siens. Les siècles ont travaillé pour nous, et nous sommes les fils de leurs œuvres. Chaque siècle est un degré de cette échelle ascendante que gravit l'humanité.

À côté de grandes imperfections et d'abus plus grands encore, l'Ancien Régime avait des avantages incontestables, et s'il faut attribuer en grande partie sa ruine aux abus qu'il entraîna à sa suite, on doit y joindre pour une plus large part encore la faiblesse constante de la population canadienne en face d'ennemis et d'exigences presque insurmontables. Une armée a beau être vaillante et bien disciplinée, si elle est écrasée par le nombre, il faut qu'elle périsse. Le mécanisme le mieux combiné, s'il manque de l'élément nécessaire à son fonctionnement, devient inutile.

L'édifice féodal de la Nouvelle-France s'écroula faute de bras pour le soutenir. La France ne fut en aucun temps une nation émigrante; la beauté de son climat, et la richesse de son sol s'y opposent. Pendant la période la plus importante de la colonisation, sous le règne Louis XIV, il ne s'établit un courant d'émigration que grâce à l'action énergique du gouvernement français qui accordait les plus grands avantages aux colons. Ce mouvement fut bientôt arrêté par les guerres qu'eut à soutenir la France.

D'un autre côté, le peuple anglais moins favorisé du ciel, peuple insulaire, et par conséquent essentiellement navigateur, était tout prêt pour l'émigration. Aussi les bouleversements religieux et politiques dont l'Angleterre fut agitée au 17^e siècle firent-ils déverser tout un peuple sur les rivages de l'Atlantique. La Nouvelle Angleterre passa presque sans transition de l'enfance à la virilité. Quant les moments de crise arrivèrent, elle était déjà forte et prête pour la résistance. D'ailleurs, elle était beaucoup moins exposée au danger que la Nouvelle-France; et par suite, elle eut moins à souffrir des déficiences de son système qui manquait de cohésion. Adossée à l'Atlantique, elle n'était vulnérable que d'un côté seulement. En outre, pourvue abondamment de toutes les ressources nécessaires à sa défense et à son développement, elle n'eut jamais d'ennemis qui fussent en état de mettre son existence en péril.

La Nouvelle-France, au contraire, était placée au cœur même de la solitude, au centre de la barbarie sauvage. Sous un climat plus rigoureux que celui de la Nouvelle-Angleterre, elle eut à soutenir, pendant son interminable et périlleuse enfance, des guerres sans relâche contre la nature et les hommes: guerre contre la forêt, guerre contre le climat, guerre contre les Sauvages, guerre contre les Anglais.

Après cela, M. Parkman s'étonne que la Nouvelle-France ne prospéra point, qu'elle fut si pauvre, que l'agriculture fut languissante, que le commerce et l'industrie fissent peu de progrès. Mais ni l'agriculture, ni le commerce, ni l'industrie n'avaient de bras pour les soutenir. La plupart des hommes qui leur auraient été nécessaires étaient couchés sur les champs de batailles qui s'étendaient depuis les rivages de l'Acadie, jusqu'aux plaines de l'Ohio. Une autre partie découragée avait déserté la civilisation, et s'était fait coureur de bois.

M. Parkman a trop vu les déficiences du système colonial, pas assez les difficultés de la situation. Entourée d'ennemis disproportionnés à ses forces, la Nouvelle-France affaiblie par un régime abusif, devait succomber, et elle succomba. Mais nous pouvons affirmer qu'aucune race du globe n'aurait pu soutenir avec autant de courage, de constance et de gloire, une lutte comparable à celle que nous avons eue à supporter.

M. Parkman ne tarit pas en éloge du système et du caractère du peuple anglo-américain. Eh bien! nous lui disons, et il est facile de le prouver, que si à la place de cette poignée de français jetée sur les bords du Saint-Laurent, il y avait eu le même nombre d'Anglo-Américains avec leur même système et dans les mêmes circonstances, ils auraient été balayés en peu de temps, comme les feuilles d'automne. D'autre part, s'il y avait eu ici une population française égale seulement à la moitié de la population voisine; en moins d'un siècle, elle aurait pu jeter le peuple américain dans l'Atlantique. Et durant l'intervalle, confiante en elle-même elle aurait eu la force de corriger les abus de son administration. ¹ Toujours inférieurs en nombre, nous avons battu notre rival presque partout, battu sur mer avec d'Iberville, battu sur terre en je ne sais combien de lieux, battu à Monongahéla, battu à Oswego, battu à Carillon, battu à Montmorency, battu à Sainte-Foye. En un mot, nous avons mérité le cri de haine qui retentit jusqu'à nous, à travers les annales de la Nouvelle-Angleterre: "How New-England hated

1 Un projet de conquête des colonies voisines, fort curieux à lire, fut soumis à Louis XIV par un des premiers gouverneurs de la Nouvelle-France, le baron d'Avaugour, ancien militaire qui comptait quarante ans de service, et qui alla se faire tuer sous les murs de Zrin en Croatie: "Trois mille soldats, écrivait-il, devraient être envoyés dans la colonie, licenciés et changés en colons après trois ans de service. Durant ces trois années, ils pourraient faire de Québec une forteresse impenetrable, subjuguier les Iroquois, empêcher des établissements de la rivière Hudson et finalement s'ouvrir un chemin par cette rivière jusqu'à l'Océan. Ainsi les hérétiques seraient chassés, et le roi resterait seul maître de l'Amérique..... Le Saint-Laurent, ajoute-t-il, est l'entrée d'un pays qui pourrait devenir le plus grand Etat de l'univers." Un homme qui concevait de pareilles idées, dès 1653, n'était pas un esprit ordinaire.